

2-La Tresse : lorsque les destins féminins s'entremêlent



Maya Beainy

Doctorante_École doctorale des Lettres et des Sciences humaines et sociales_ Université

Libanaise

طالبة دوكتوراه وباحثة في علم الألسنية الفرنسية في الجامعة اللبنانية

mayabeainy@yahoo.com

الجديلة، عندما تتشابك أقدار النساء

هذه الدراسة باللّغة الفرنسيّة لرواية " الجديلة " للزّوائية ليتيسيا كولومباني تعرض المصير المتشابك لثلاث سيدات: سميتا، الإمراة الهندية المهّمشة التي ترفض السماح للعنة حالتها بالمرور لنسلها وجوليا، الفتاة السّيسيلية المحافظة التي تقع على عاتقها مسؤولية بقاء الشركة العائلية بالإضافة إلى سارة، المحامية الكنديّة النّاجحة التي دمرت السقف الزجاجي الذي يحول دون وصول زميلاتها إلى المراكز المهنيّة العالية. باتباع نهج مواضيعي ، نحاول، عبر هذه الدّراسة، تقديم تعريف لشجاعة الإناث وتحديد سمات المرأة الشجاعة التي يكرّس لها إهداء الرواية. يتّضح في نهاية هذا البحث أن بطلّة هذا الكتاب ذات وجوه متعدّدة. إنها كل امرأة تتجرأ وكل امرأة ترفض وكل امرأة تتشبث بالحياة وتقوم معركتها حتى النهاية ، مدركة أنّ الكون خير وأنه يهبّ بشنّى الطّرق والوسائل لمساعدة أولئك الذين يأبون الخنوع. بالنسبة لهؤلاء الأبطال وهؤلاء البطلات الذين تتجلى بطولاتهم في تفاصيل الحياة اليوميّة الصّغيرة ، فإن هذه " الجديلة " هي قاعدة عرض تقدّمهم لإثارة إعجاب الجميع.

الكلمات المفاتيح : الرّفص ، القتال ، تشابك الأقدار ، التّحرّر ، الشّجاعة ، التحوّل

La Tresse : lorsque les destins féminins s'entremêlent...

Cette étude du roman *La Tresse* de Laetitia Colombani présente le destin emmêlé de trois femmes : Smita qui refuse de laisser passer la malédiction de sa condition à sa progéniture ; Giulia sur laquelle repose la responsabilité de la survie de l'entreprise familiale et Sarah qui a pulvérisé le plafond de verre imposé devant l'ascension de ses semblables. Suivant une approche thématique, on essaie de donner une définition à la bravoure féminine, de délimiter les traits de la femme courageuse à qui est dédié le roman. Il s'avère à la fin de notre étude que l'héroïne de ce livre est plurielle. Elle est chaque femme qui ose, qui refuse, qui s'accroche à la vie et qui mène son combat jusqu'au bout, sachant que l'univers est

bienveillant et qu'il vient en aide à celles et ceux qui se tiennent debout. Pour ces championnes du quotidien, cette *Tresse* est un piédestal qui les présente à l'admiration de tous.

Mots-clés : Refus, combat, sort, enchevêtrement, liberté, courage, métamorphose.

Trois parcours différents

On part en voyage, un petit livre jaune à la main, un de ces livres minuscules, croit-on, que l'on lit d'un trait et que l'on oublie aussitôt arrivé à destination. Les deux silhouettes noires qui dominent la couverture laissent pressentir une histoire entre mère et fille, une main qui se tend pour toucher des cheveux, pour les tresser évidemment, comme l'indique le titre explicite de ce roman de Laetitia Colombani : *La Tresse*.

« *Aux femmes courageuses* », cette dédicace interpelle l'esprit et fait battre le cœur. S'agirait-il d'une héroïne de l'Histoire, d'une chef de guerre, d'une sainte de l'Eglise, comme ce fut le cas de Jeanne d'Arc ? Serait-il question d'une titulaire du prix Nobel de physique et de chimie, comme ce fut le cas de Marie Curie ? D'une militante féministe ? D'une impératrice byzantine ? D'une danseuse tzigane de flamenco ? D'une championne de plongée en apnée ? Tant de questions bourdonnent dans la tête et, en l'espace de quelques secondes, guident l'imagination vers des visages racontés, étudiés, admirés tout au long d'une vie. La main crispée, on tourne la page.

Rien de vertigineux, une petite chaumière dans le village de Baldapur en Inde où, dans le silence du petit matin, une jeune femme prépare sa fille pour aller à l'école. Où est donc la situation périlleuse qu'une femme courageuse, digne de cette qualification, devrait affronter ? Où est le dragon qui menace de la dévorer ? Où est le bûcher sur lequel elle devrait brûler vive ? En effet, le courage de Smita est différent, plus profond, plus chuchotant. Il prend l'air d'un papillon dans le ventre, un simple petit papillon qui porte sur ses ailes la peur et l'humiliation de tout un peuple.

Notre protagoniste est une Dalit, une intouchable. Elle fait partie de cette espèce de personnes jugées impures, de ces millions qui vivent à l'écart de l'humanité. Ses semblables sont maudits à travers les générations, « hors caste, hors système, hors tout » et n'ont droit à rien, pas même à l'école. Or, pour la première fois de sa vie, Smita refuse de laisser passer la malédiction à sa progéniture. Aujourd'hui, elle amène sa fille à l'école. Elle a tout fait pour y arriver, elle continuera à tout faire, elle videra des toilettes à mains nues, restera docile, intouchable, invisible, inexistante. Mais elle veut que sa fille apprenne à lire et à écrire...

On en voudrait savoir plus, intrigué que l'on est déjà par ce début de refus, par cette bribe de défi envers le destin. Mais, brusquement, le cadre change, on passe à une autre histoire, celle de Giulia.

Chez elle, l'odeur du café chatouille les narines dès le lever du soleil. Chez elle, on est fière de son appartenance à une famille sicilienne. Chez elle, on ne marche pas en se cachant le visage, on ne vit pas en apnée pour échapper aux odeurs nauséabondes d'un travail dégoûtant, hérité de mère en fille, comme une colère des dieux. C'est que, dans les ruelles de Sicile, cela sent bon le parfum piquant des agrumes et des olives et il est si délicieux de se laisser fouetter le visage et les yeux par le vent. C'est parce qu'en ce coin de la terre on est à la fois libre et passionnément attachée à ses racines, c'est parce qu'on choisit de garder son héritage, comme l'on ferait avec un don précieux.

Cet héritage, ce savoir-faire dans le domaine de la « cascatura », Giulia est la seule de sa famille à le garder et à l'apprécier autant. D'ailleurs, ses secrets quant à la coloration et au maniement des cheveux, c'est son père qui les lui a appris, lui-même les ayant reçus à travers une longue chaîne de confiance exclusive entre pères et fils de la famille. Ainsi, elle est le premier membre féminin à détenir les recettes familiales pour confectionner des perruques et c'est sur elle que repose, par ce fait, la responsabilité de la survie ou de l'arrêt de la fabrique. Le privilège d'être la fille du patron, elle l'a toujours refusé. Les ouvrières avec qui elle passe ses journées sont, pour elle, sa seconde famille. Quelques unes de ces dames ont connu son père enfant et suivent, de ce fait, l'histoire de la famille avec ses joies et ses ennuis, ses hauts et ses bas, depuis des années.

Toutefois, refuser le privilège de la supériorité reste une attitude particulière, réservée à une perception différente du monde, détachée des exigences sociales modernes. Cette pression de ressembler aux étiquettes que les magazines féminins collent sur le dos des femmes, Sarah, la jeune avocate canadienne, la vit comme un poids lourd qui pèse sur ses épaules.

Grâce à tant d'efforts, de concessions, d'assurance, d'assiduité, de sérieux, de ponctualité, elle a grimpé d'un pas sûr les échelons professionnels. En outre, ce plafond de verre qui continue à s'imposer devant l'ascension de tant de ses semblables, elle l'a « pulvérisé », se frayant un chemin vers une élite à laquelle elle compte appartenir. Ainsi, dans l'immensité de Montréal qui risque d'engloutir les êtres qui ne se distinguent pas, elle est mère de famille, cadre supérieur, working girl, it-girl, wonder-woman et, chaque matin, en se rendant à son travail, son âme se réjouit d'y avoir une place privée pour se garer. La plaque de son nom

qu'elle contemple avec fierté désigne plus que l'emplacement de sa voiture ; elle est un titre, un grade, sa place dans le monde. Cependant, vu le prix à payer, ce privilège risque de lui coûter cher.

La détresse, un élément unificateur

Cette dame de fer passe son quotidien à dissimuler les détails les plus minimes de sa vie privée. Ainsi, elle réussit à cacher ses grossesses, ses enfants, son divorce, jusqu'à sa maladie. Or, pensant gérer son cancer « à la manière d'un dossier, avec méthode, application et volonté », elle finit par succomber devant la discrimination manifestée à son égard par ses collègues et son supérieur. Elle qui avait, pourtant, toujours accompli ses tâches à la perfection, qui avait donné la priorité à son travail, arrivant la première, quittant la dernière, ne donnant jamais un signe de lassitude, de fatigue ou de mollesse, au premier signe de faiblesse incontrôlable, se voit minimisée. Pour la première fois, Sarah, pour qui le tribunal était son arène, son colisée et dans lequel elle devenait, auparavant, une guerrière, une combattante, se voit transformée en un « taureau dans l'arène » qu'on est en train de sacrifier. Touchée dans sa dignité, son âme se fane comme le ferait une rose qui vient de perdre sa beauté pour toujours. Désormais, l'avocate jadis impitoyable s'imagine définie par son cancer qui l'isole et l'éloigne de tout.

A ce point du désespoir, sombrant en chute libre dans son gouffre d'amertume, cette femme à la fierté inégalable atteint, paradoxalement, le point zéro de sa consœur indienne. En fait, si cette dernière est poussée par une envie accablante d'échapper à sa qualification d'intouchable héritée de son état social, Sarah, quant à elle, y est arrivée même en donnant l'impression d'en être l'opposition incarnée. Dans sa tête, elle se croit tellement puer la mort qu'à son contact « on préfère se détourner, se boucher le nez ».

Ainsi, la boucle est bouclée. La femme qui a eu le privilège d'avoir une éducation, une carrière, un poste honorable, qui a repoussé ses propres limites, qui a mis ses besoins personnels à l'arrière plan, qui se croyait du bon côté de la barrière, dans un monde civilisé qui devrait protéger les faibles, les encadrer, les accompagner, s'est vue marginalisée au premier signe de faiblesse.

Si, dans la société de Smita, la discrimination faite par les Jatts contre les Dalits est vue à l'œil nu, dans celle de Sarah la violence est chic, parfumée, dressée en costume trois-pièces. Camouflée oui, mais existante, tel un loup qui, l'air silencieux et paisible, guette sa proie. Un simple faux pas et les deux femmes sont rabaissées au même rang. Intouchables, toutes les

deux, impures, l'une par naissance, l'autre par circonstances, l'une par la souillure des excréments, l'autre par le cancer qui, selon elle, aussi bien que selon le comportement de son entourage, « pue la mort ».

Personnages en métamorphose

Cependant, si elles sont réduites à la périphérie de la vie, elles refusent d'y rester. Toutes les deux, en un moment de détresse, prennent conscience de leur situation et, prenant leur courage à deux mains, décident d'en sortir. Toutefois, lorsque leur bravoure les pousse à se lever, à refuser la défaite et à se retirer, Giulia, quant à elle, s'en sert pour s'attacher. Son combat est différent, il s'agit de protéger son héritage, de le sauvegarder pour le présent et pour les générations futures.

Or, pour ce faire, elle devrait regarder ailleurs, hors de son cercle habituel, puiser ses ressources dans une source lointaine. Mais, justement, s'approvisionner dans un lieu autre que la Sicile serait, pour sa famille, porter atteinte à la coutume ancestrale de la « cascatura » et bousculer impunément la tradition familiale. Un risque que la jeune Sicilienne n'a pas peur de prendre. Ce monde qui change, elle va changer avec lui !

Ainsi, pour convaincre sa famille de la nécessité de ses importations capillaires, elle s'appuie sur une perspective d'ouverture, de regard qui s'étend au-delà des frontières et d'évolution, clé de survie pour l'entreprise. Emportée par son enthousiasme, « elle se sent pousser des ailes, comme si elle était soudain avocate à la barre d'un grand tribunal, lors d'un important procès ».

Comment ne pas être passionnée par ce métier artisanal ? Comment ne pas vouloir tout essayer pour le sauver ? N'est-ce pas en elle que son père a eu confiance en lui apprenant son savoir-faire et ses formules secrètes, transmises depuis des générations, de père en fils ? N'entrevoit-elle pas déjà sa photo accrochée au mur du bureau à côté des portraits de son père et de son grand-père ? N'est-ce pas de ses décisions que dépend le sort de ces ouvrières qui, chaque jour, emplissent la fabrique de leurs conversations, de leurs chansons, de leurs éclats de rire qui résonnent entre les murs ? Ces murs à l'intérieur desquels elle se sent protégée ne sont-ils pas sur le point de s'écrouler et le silence de l'abandon ne menace-t-il pas d'y jeter son ombre ? Pourrait-elle se laisser emporter par la lâcheté, abandonner la passion qui coule dans ses veines et ne pas réagir pour sauver le sort de ces employées ? Ces femmes, jeunes et âgées, pour qui son père montrait toujours sa sympathie à travers un mot, une attention, un geste, seraient-elles perdues sous sa garde ? Elle le refuse...

Support masculin

Néanmoins, son refus vire à l'affrontement avec sa sœur et sa mère qui préfèrent baisser les bras en faveur des traditions qui cantonnent les femmes dans le cadre familial et domestique. Ainsi, c'est chez son père inconscient sur son lit d'hôpital qu'elle prend refuge et c'est là, endormie à son chevet, qu'elle reçoit la réponse à ses questions. « Je crois en ta force, en tes capacités » lui dit-il dans un rêve, « Ne laisse personne te détourner de ton chemin ».

Ce père, dans son attitude encourageante, constitue l'écho de milliers d'autres voix masculines qui, à travers l'espace et le temps, ont joué un rôle primordial en faveur de l'émancipation féminine. Ainsi, il serait injuste de ne pas voir l'homme comme premier allié, complice et confident de la femme, lorsque celle-ci décide de prendre l'initiative. Cette positivité masculine très peu répandue dans ce milieu traditionaliste n'est pas facilement repérable. Elle procède par petites touches dont l'importance est relative au lieu et à la société. De ce fait, comment ne pas remarquer Nagarajan, chasseur de rats par héritage et mari de Smita ? Dans un milieu social où la femme est encore perçue comme la propriété de l'homme, il « ne l'a jamais frappée », il « lui a même permis de garder sa fille » lorsque tant d'autres familles de la région les enterrent vivantes à leur naissance.

Geste banal, pourrait-on dire. Il serait même choquant d'en parler parce que, qui oserait évoquer le sujet de l'infanticide au XXIème siècle, surtout lorsque ce crime est lié au sexe du nouveau-né ? De plus, qui oserait parler de la violence contre les femmes à une époque où l'égalité entre les êtres humains des deux sexes est supposée être une évidence ? En fait, la vérité est là ! Un grand nombre de femmes dans le tiers-monde sont en péril, et lorsque Nagarajan n'a pas frappé son épouse, c'est une part de sa dignité qu'il lui a préservée. Un geste banal, certes, mais qui, peut-être, a fissuré ce mur étanche d'humiliation et de dégoût qui sépare les castes. Ainsi, tout en se rendant compte des risques qu'elle court, Smita ose rêver, dire et planifier quelque chose de nouveau qui fait peur à son mari : un avenir meilleur.

Impact des sociétés sur les protagonistes

Cependant, serait-il vrai que la violence envers les femmes est exclusivement pratiquée dans le tiers-monde ? Dans le pays développé dans lequel vit Sarah, n'est-il pas vrai que les femmes sont sujettes à des pressions sociales et professionnelles énormes qui pèsent sur leurs épaules ? En fait, pour être à la hauteur, une citoyenne moderne devrait assumer pleinement ses rôles consécutifs de séductrice, d'épouse, de mère et de professionnelle. Plusieurs vies dans un seul corps qui, souvent, en sort épuisé, anéanti par la course frénétique

contre le temps. Une course visiblement gagnante mais où l'on risque d'être dépassé, chassé au moindre signe de ralentissement. Cet état des choses, Sarah le vit au quotidien, et « comme des milliers de femmes à travers le pays, elle est coupée en deux. Elle est une bombe prête à exploser. »

Obéir aux exigences de la société moderne, cela vire maintes fois au surmenage, au mensonge, à l'abandon de soi. Se montrer invincible, une super-héroïne et une femme parfaite à laquelle on aspire ressembler, nier sa propre personne, oublier ses besoins de se reposer et de se détendre peut aboutir un jour à une révolte et à une décision ferme d'arrêter ce surmenage intolérable.

Ce refus salvateur, la fille de Smita l'a expérimenté. Elle devait aller à l'école, la petite Lalita. Sa mère a longtemps fait des économies dans ce but. Elle a longtemps essayé de convaincre son mari. Convaincu, celui-ci a longtemps supplié le Brahmane, maître de l'école, lui a donné toutes les économies de la petite famille et a réussi, après tant de peine, à obtenir son consentement. Le matin de la rentrée, tout se passe bien. La petite fille, enveloppée dans son sari vert, le visage lavé, les cheveux tressés, prend le chemin de l'école.

Or, son rêve de faire un premier pas sur le chemin de l'éducation se dissipe lorsque le Brahmane, personnage cruel, lui tend un balai et lui fait comprendre que la seule raison de sa présence dans ce lieu est de nettoyer la classe pour les autres enfants. Devrait-elle accepter cette besogne et revenir saine et sauve, la tête baissée, chez sa mère ? Ou bien faudrait-il refuser, sous peine d'être renvoyée et punie pour son affront ? A son retour, son sari neuf est déchiré, ses cheveux sont ébouriffés et, c'est à travers les lambeaux de cet habit que la colère de tout son peuple bouillonne et qu'un cri, un seul, s'entend résonner dans son âme et celle de sa mère : ASSEZ !

C'est ainsi que, quelques heures plus tard, au bord de la route, une jeune femme maigre tient la petite main de sa fille, entamant un long voyage vers une sorte de délivrance. Il y a une dizaine d'années, la mère de Smita a aussi tenu sa main, elle l'a aussi guidée vers une nouvelle étape de sa vie.

Or, lorsque l'une initie sa fille à un travail pénible, dégoûtant, et attache sa destinée au malheur, l'autre fait tout son possible pour lui donner accès à une vie meilleure.

La mère de Smita aimait sa fille, certes, mais, l'amour seul suffirait-il à construire une vie ? Lui apprendre la passivité devant l'humiliation, le silence devant l'injustice, le calme devant l'agressivité, la docilité devant l'ignorance, ne serait-ce pas la couler dans un moule

d'esclave ? Ce moule, Smita voudrait le casser pour toujours. Sa fille, elle l'élève pour être libre, et libre elle sera. Libre comme un papillon léger qui se laisse aller au gré d'une brise printanière...

Visages multiples d'une spiritualité salvatrice

Cette liberté, c'est après s'être rasé le crâne que mère et fille la ressentent. Non pas parce qu'elles se sont débarrassées de leurs cheveux, seul trésor que la nature leur a donné, mais parce qu'elles en ont fait une offrande. Le dieu hindou Vishnou les a accompagnées tout au long du périple, il les a guidées vers lui, les a gardées du mal. Ainsi, c'est pour le remercier et pour qu'il leur accorde un avenir meilleur qu'elles font leur précieux don.

Comment auraient-elles pu deviner que ce geste effectué au fond d'un temple hindou en Inde aurait des répercussions sur une vie, sur deux vies même, de l'autre côté de la planète ?

Comment se seraient-elles doutées que le monde entier allait s'enchevêtrer pour faire de leurs cheveux un fil ténu qui allait unir trois différents sorts et les mener à leur délivrance ?

En fait, pendant qu'elles priaient leur dieu en Inde, une jeune fille italienne faisait sa prière à Sicile, le jour de Santa Rosalia. Elle posait tant de questions et attendait tant de réponses. Son miracle tardait à venir mais elle se montrait patiente, confiante en une capacité divine. Elle ne savait pas que le ciel avait entendu ses prières et qu'il avait commencé à les exaucer par l'intermédiaire d'une petite Dalit qui, dans une petite école du village de Badlapur en Inde, avait refusé, un jour, le rôle de balayeuse de classe...

Loin, au Canada, Sarah qui a tout sacrifié au travail est, aujourd'hui, suite à sa maladie, « elle-même sacrifiée, sur l'autel de l'efficacité, de la rentabilité, de la performance ». Ainsi, le dieu qu'elle valorisait et adorait pendant tant d'années l'a délaissée sans regret. Elle se sent seule, abandonnée de tous et songe déjà à ses funérailles, aux collègues qui seront contents de la remplacer au bureau, à sa place de parking qui sera rapidement attribuée à quelqu'un d'autre. Cependant, ce n'est pas la fin de son histoire. En un moment de prise de conscience, elle décide de refuser cette fatalité. Mais, ayant perdu ses cheveux à cause des traitements chimiques, elle a besoin de reconstituer son image, elle doit se reconstruire en tant que femme. Cette décision guide ses pas vers une boutique où lui est présentée une perruque confectionnée en Italie, avec des cheveux naturels importés de l'Inde.

Devant son nouveau reflet dans le miroir, Sarah se sent légère, libre. Un papillon frêle lui chatouille le ventre, comme celui de Smita, le jour du changement, le jour du miracle. Ce papillon, forme adulte de la chenille, n'est-il pas un symbole de changement, de

métamorphose ? Son évocation ne donne-t-elle pas le présage d'une certaine renaissance, d'une ouverture vers de nouveaux horizons ?

Ainsi, l'avenir prend, encore une fois, un détour. Les destins se façonnent, se croisent, se lassent, s'entrelacent, s'éloignent, se rejoignent en un ballet réglé et stupéfiant. Les protagonistes, sans le savoir, entrent dans la danse et, à leur insu, suivent une chorégraphie calculée où chaque pas mène à un autre, où chaque danseur sera, au moment précis, indispensable pour compléter la totalité du tableau.

Cette fresque dans laquelle évoluent les sorts n'est qu'une tresse, qu'un enchevêtrement de visages, masculins et féminins, s'entraînant sans jamais se connaître. Des alliés sans le savoir dont l'existence aide l'autre à supporter le chemin.

Il est clair que *La Tresse* désigne, au premier plan, un aspect capillaire, les cheveux de Smita et sa fille transformés par l'expertise de Giulia en une perruque qui aide Sarah à retrouver son courage et sa dignité. Il est vrai aussi que ce titre fait allusion à la forme du livre, à son aspect ternaire qui se répète à une cadence régulière au fil des chapitres, mettant en valeur les noms des protagonistes : Smita, Giulia, Sarah/ Smita, Giulia, Sarah, jusqu'à la fin, comme un cœur qui bat.

Cependant, si les mains qui tressent les cheveux sont humaines, celles qui enchevêtrent les vies appartiennent à un autre monde. Serait-on monothéiste, hindouiste, sikh, bouddhiste ou croyant en n'importe quelle divinité, l'univers est bienveillant. Il est à l'écoute de l'âme qui l'implore et procède par de petits miracles qui surpassent les religions, par le courage d'une mère, par le sourire d'un enfant, par des cheveux que l'on offre, par une tête chauve qui redevient plus belle, par une idée qui enflamme, qui grise, qui fait pousser des ailes. Toutefois, il serait doux de pouvoir forcer le destin, beau de tout faire pour rendre le Karma plus favorable, et la vie, comme il serait courageux de la tresser de ses propres mains. Ce faisant, le monde entier vient en aide à celles et ceux qui se tiennent debout, qui refusent d'être emportés par le premier orage.

Célébration de la différence

Le voyage arrive à sa fin, on tourne la dernière page et c'est là qu'une nouvelle réalité se dessine : l'héroïne de ce livre est plurielle. Elle est chaque femme qui ose, chaque femme qui s'accroche à la vie, qui dit non, qui dit oui, qui croit en une divinité, qui n'y croit pas du tout, qui donne tout pour partir ou qui fait tout pour rester, qui a les cheveux blonds, roux ou noir de jais, qui se montre, quand il le faut, légère comme la liberté ou dure comme un rocher.

A toutes ces championnes du quotidien, aux hommes courageux, pères, frères, amis, partenaires qui les accompagnent vers le bout du chemin, cette tresse est un piédestal qui les présente à l'admiration de tous, c'est un hommage, une médaille d'honneur qui les élève à la dignité de grands officiers de l'humanité et de ce monde méticuleusement emmêlé qu'est le nôtre.

Références bibliographiques

Colombani, L. 2018, *La Tresse*, Paris, Le livre de Poche

Angappa, A. 2020, « La condition encore difficile des femmes en Inde », in Le Petit Journal, URL :

<https://lepetitjournal.com/chennai/comprendre-inde/la-condition-encore-difficile-des-femmes-en-inde-282282>

(Consulté le 21/6/2020)

Di Bella, M P. 1984, « La « violence » du silence dans la tradition sicilienne », in Etudes rurales, 95, pp.195-203,

URL : https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1984_num_95_1_3029 (Consulté le 20/6/2020)

Husseini, D. 2014, « L'image de la femme parfaite dans notre société », in Huffpost, URL :

https://quebec.huffingtonpost.ca/dina-husseini/image-femme-parfaite-societe_b_4352088.html (Consulté le

23/6/2020)

Ojha, C. 1984, « Condition féminine et renoncement au monde dans l'hindouisme. Les communautés

monastiques de femmes à Benares », in Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. 73, pp. 197-222, URL :

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1984_num_73_1_1634 (Consulté le 18/6/2020)

Sintes, F. 2018, « Les Femmes : « un combat mondial » », in France Inter, URL :

<https://www.franceinter.fr/emissions/un-jour-dans-le-monde/un-jour-dans-le-monde-07-fevrier-2018> (Consulté

le 20/6/2020)